

Dans le ventre des peuples

Natasha Kanapé Fontaine

Numéro 790, mai-juin 2017

Amériques : la longue marche des peuples autochtones

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kanapé Fontaine, N. (2017). Dans le ventre des peuples. *Relations*, (790), 29–30.

échange, il invite la communauté internationale à compenser l'Équateur à hauteur de 50% des bénéfices escomptés, mais les compensations ne viennent pas. Alors, en 2013, malgré l'opposition à l'exploitation (70% selon certains sondages), le président Correa annonce l'abandon du projet, sans consultation auprès des peuples habitant le territoire.

Yasunidos, le groupe coordonnant l'opposition nationale, récolte alors les signatures nécessaires à la tenue d'un référendum d'initiative populaire (mécanisme prévu par la nouvelle Constitution). Mais la Cour nationale électorale – nommée par le gouvernement Correa – invalide l'initiative sous prétexte de signatures en doublons. L'exploitation pétrolière est donc autorisée par le Parlement, contrôlé par Alianza País. Au final, les dispositions constitutionnelles prévoyant le Bien vivre, le droit à la consultation préalable et les mesures de contrôle démocratique de l'État sont devenues des coquilles vides aux yeux de plusieurs secteurs de la population.

Ainsi, en Bolivie comme en Équateur, ce qui est en cause, ce sont des conceptions divergentes du développement et du Bien vivre. On assiste davantage à une volonté de consolidation d'un capitalisme d'État, pour raffermir une révolution nationale « inachevée », qu'à l'émergence d'un nouveau modèle de communauté politique. Il y a certes eu imposition de limites au modèle néolibéral, surtout par une meilleure redistribution des revenus de l'État ayant contribué à améliorer sensiblement la condition socioéconomique de couches marginalisées de la population, lesquelles ont retrouvé une cer-

taine dignité. Mais cela n'est-il pas le propre d'un modèle connu, la social-démocratie ?

Là où il y a nouveauté, toutefois, c'est plutôt dans les initiatives locales et régionales de communautés autochtones et non autochtones, pour un Bien vivre distinct du « toujours plus » matériel ou financier, y inclus chez des communautés dites « pauvres ». Trop souvent cependant, le gouvernement central cherche à museler de telles initiatives de transition basées sur le Bien vivre, au nom d'un « développement » qui reste dépendant de l'exportation de matières premières et de l'extraction de ressources naturelles. Est-il possible d'agir autrement dans le contexte international actuel ? Plusieurs acteurs et actrices du processus constitutionnel, tant en Bolivie qu'en Équateur, croient que oui.

Malgré ces dérives, la plurinationalité inscrite dans la Constitution de la Bolivie et celle de l'Équateur peut-elle inspirer une plus grande reconnaissance politique des peuples autochtones ailleurs dans les Amériques ?

D. L. : La plurinationalité affirmée par ces deux pays représente un défi immense pour l'État-nation moderne. Toutefois, elle n'est pas un modèle politique clairement défini, du moins pour le moment. En Bolivie, une Loi-cadre sur les autonomies et la décentralisation a bien été adoptée, en 2010. Elle délimite les statuts d'autonomie, entre autres ceux des communautés autochtones. Toutefois, cette loi a imposé une procédure si

DANS LE VENTRE DES PEUPLES

Natasha Kanapé Fontaine

L'auteure est poète

Au cours des huit dernières années, je suis entrée dans une quête extraordinaire qui est encore loin de se terminer : réapprendre l'innu-aimun, première langue que j'ai apprise et la seule que j'ai parlée jusqu'à mes cinq ans.

C'est en 1996 que ma famille a déménagé en ville. À Baie-Comeau, à 45 km au nord-est de Pessamit. Les souvenirs de la réserve, début 1990, se mélangent avec ceux de la ville. Perte de ma grand-mère maternelle, séparation de mes parents, alcoolisme, intimidation et discrimination à l'école. Et sans en être consciente, avançaient, en parallèle, l'apprentissage accéléré du français, la perte de la langue innue, la déconnexion d'avec mon village natal et ma culture, faute de transmission dans cette nouvelle vie urbaine, en région.

Ce n'est que beaucoup plus tard, à 23 ans, que j'ai appris que mon grand-père Fontaine était de ceux que l'on appelle *kamanitushit* dans la tradition innue, soit « ceux qui parlent aux êtres invisibles ». Un « chamane », comme disent certains, même si je n'aime pas ce mot, qui ne rend pas justice au rôle de guide spirituel. La pression sociale catholique, la vieillesse

et la déconnexion d'avec le territoire ont tôt fait d'avoir raison de ce rôle chez mon aïeul. Ce n'est qu'aujourd'hui que je déterre, petit à petit, les mythes et les visions qui habitaient sa conscience physique et environnementale. Intuition qui m'a projetée vers de nouvelles connaissances enfouies dans notre langue.

Comme je le disais, ma quête extraordinaire est encore loin d'être terminée. Je ne suis pas encore parvenue à mon but ultime : parler à nouveau couramment l'innu-aimun.

Cette « chasse » identitaire est devenue une épopée qui m'a menée aux quatre coins du monde, avec la poésie comme arme et comme guide. Et, redécouvrant l'innu-aimun, j'ai compris à quel point cette langue s'est forgée par son lien à la terre et combien les langues autochtones sont de précieux enseignements sur l'histoire du territoire où l'on vit. Elles sont marquées par le traumatisme lié à la colonisation partout au Canada. Une déconnexion – une rupture, une faille, un gouffre – s'est opérée et des mots et des savoirs précis à propos des différents territoires se sont perdus.

Retourner aux traditions n'est pas une chose facile. Les conséquences de la honte de la tradition inculquée dans les pensionnats pour enfants autochtones sont persistantes. Depuis, nombreux sont ceux qui ont peur de la tradition ou qui jugent les traditionalistes. L'opinion publique, dépendamment des communautés, n'est pas toujours en leur faveur. Malgré cela, des artistes, des jeunes et des personnes qui traversent une période difficile se tournent de plus en plus vers les céré-

POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

Consultez nos suggestions de lectures, de films, de vidéos et de sites Web en lien avec le dossier au www.revuerelations.qc.ca

lourde qu'elle a plutôt compliqué le processus auparavant enclenché de reconnaissance légale de territoires autochtones ancestraux. Du reste, depuis 2010, le nombre de communautés ayant reçu un statut d'autonomie demeure peu élevé; et souvent, il ne fait que transformer des municipalités en «autonomies indigènes».

Sans vouloir importer un modèle venant d'ailleurs, le cadre de la plurinationalité nous force toutefois à penser en termes d'égalité entre nations, ce qui soulève des questionnements importants. Par exemple, les modes de représentation démocratique comme le suffrage universel permettent-ils de prendre en compte l'autodétermination des différentes nations et le respect de leurs institutions propres? En ce sens, la plurinationalité peut devenir une source importante d'inspiration politique, mais aussi sociétale.

Si on fait l'exercice pour le Québec, par exemple, comment parvenir à assurer la composition d'une assemblée «plurinationale» représentative des 12 nations qui y habitent? Comment organiser les processus décisionnels? Car avec la reconnaissance de l'égalité des peuples entre eux, vient l'obli-

monies traditionnelles pour développer ou soigner une spiritualité. À un moment ou l'autre de leur vie, cela aura été un bienfait soit pour leur l'âme, soit pour trouver une voie vers leur croissance personnelle.

Revenir à ma langue, à ma culture, à mes traditions, m'aura permis de trouver ma voie.

J'ai choisi l'appel de la création. Être à mon tour chamane. Faire honneur à ma famille plus ou moins à son insu, surtout à la lignée de mon grand-père en suivant la spiritualité qui m'est parvenue en héritage, la transposant dans le monde moderne par la poésie, l'écriture, la prise de parole, la rencontre du grand public. Porter dans mon ventre tous ces gens qui écoutent, qui posent des questions, qui cherchent à comprendre, qui se cherchent. Porter dans mon ventre mon équilibre. Depuis plusieurs années, ma passion a été d'aller à la rencontre des peuples pour les unir. Aujourd'hui, je me sens saturée mentalement et émotionnellement. Je suis fatiguée. Il est donc temps de changer de cycle. Je me retire pour réfléchir, digérer, transformer à l'intérieur de moi ce qui s'est dit, ce qui a été entendu, ce qui a évolué en nous tous. C'est aussi ça, l'appel de la création. Être chamane, c'est être dans le ventre des peuples. Digérer et se digérer soi-même à la fois. Faire partie du cheminement. L'empoigner comme la bête sauvage qui nourrira le clan pour plusieurs jours, être transformée par la parole des peuples qui s'éveillent.

Telle est la décolonisation. La relation colonisé-colonisateur est encore bel et bien présente. Il est temps de transformer ce déséquilibre en un engrenage qui fasse avancer. Réinventons la roue.

gation de consultation préalable en vue d'obtenir le consentement de ces peuples, ou communautés, sur des projets de développement, des lois ou des politiques pouvant affecter leurs territoires, ressources ou modes de vie. Cela impose une négociation d'égal à égal en vue d'un consentement mutuel. Conséquemment, le projet de départ (qu'il s'agisse d'une loi, d'un projet minier, d'un barrage, etc.) devrait pouvoir être transformé, voire abandonné. Et ce droit ne devrait-il pas s'appliquer aussi aux communautés non autochtones, comme le proposait la CONAIE (autochtone) à l'assemblée constituante de l'Équateur, en 2008?

Enfin, partir du principe d'égalité des nations et des peuples entre eux nécessite que l'on apprenne à travailler dans une autre temporalité: celle d'une démocratie participative, plurinationale et pluriculturelle, et non celle d'une croissance et d'une productivité à tout crin. La plurinationalité proposée par les Autochtones de Bolivie et d'Équateur me semble être plus qu'une révolution du politique; c'est aussi une révolution de notre organisation sociétale, une sorte d'idéal commun à atteindre! ☺

Entrevue réalisée par Emiliano Arpin-Simonetti

1. Voir Eve B. Araoz, «Les paradoxes du gouvernement Morales», *Relations*, n° 784, mai-juin 2016.

La décolonisation consiste autant à restructurer les vieux engrenages pourris des relations interpersonnelles et interculturelles encore marquées par le pouvoir, la domination, le contrôle, l'acculturation, l'assimilation et l'extermination qu'à entrer dans le processus de transformation d'un ensemble de peuples forcés de se côtoyer sur un même territoire pris, mépris et dépris constamment depuis des siècles. Voici venu le temps de nourrir nos enfants avec ce que nous sommes. Comme l'animal, donner notre chair pour la survie de l'Autre qui participe autant que nous-mêmes à l'équilibre du monde. Nous travaillerons à nous pétrir nous-mêmes pour avoir le meilleur goût possible. Enfin j'espère. J'espère que nous y travaillerons.

Pour cela, il faudra réussir petit à petit à se défaire des carcans coloniaux qui enserrant toujours nos relations interculturelles. Décoloniser signifie aussi tenter de renverser l'érosion graduelle des langues de la terre, revaloriser les cultures et les spiritualités, laisser place à un discours lié à l'élévation de l'âme, à la relation à l'Autre, au vivre-ensemble. Par la poésie, les contes et les philosophies du territoire où nous vivons. Décoloniser veut dire laisser place à l'Autre. Pour qu'il nous enrichisse. Non en argent: plutôt en connaissance universelle.

Mettons-nous à l'œuvre. Nous sommes tous des créateurs.

Des forgerons de la relation à l'Autre. Des peintres de l'espace public. Des observateurs du ciel et du peuple. Des artisans de la parole. Des sculpteurs du silence et de la réflexion.

Nous avons tous le pouvoir de se raconter.